VI

UNUS HOMO NOBIS CUNCTANDO RESTITUIT REM

PAR RENÉ REBUFFAT
Directeur de Recherche au C. N. R. S.

SOMMAIRE. — *Les trois vers d'Ennius qui commencent ainsi sont placés par Macrobe au livre XII des* Annales. *Il est inutile de corriger XII en VIII, car ils situent les épisodes qui ont suivi Trasimène dans un passé assez lointain. Ils font l'éloge de la* cunctatio, *mais aussi de l'indifférence à l'opinion publique, les* rumores. *Ce n'est pas une allusion à Flamininus à la fin de la deuxième guerre de Macédoine. En revanche, L. Aemilius Paulus, à la fin de la troisième, a su assurer le salut de l'État en négligeant les* rumores. *Ennius, qui n'est pas mort en 169, mais en 167, a connu Pydna et le retour naval de Paul-Émile à Rome, ce que confirme Properce, qui évoque la fin des* Annales, *tandis que Virgile célèbre la chute de la maison des Éacides en démarquant Ennius. Les Aemilii se réclamant de l'exemple de Fabius, ce sont probablement les attaques dont ils étaient l'objet qui ont motivé l'éloge où trouvait place l'apologie de Fabius ; ce qui confirme qu'il faut le situer à la fin des* Annales, *et plus particulièrement au livre XVIII, en corrigeant dans Macrobe* duodecimo *en* duodevicesimo. *Tandis que l'histoire peut rendre justice à la gens Minucia et à l'authentique victoire de M. Minucius, la poésie d'Ennius a glorifié pour toujours l'épopée des* imperatores *patriciens.*

Est-ce le vers le plus connu de la littérature latine? Il évoque en tout cas à lui seul la romanité, c'est-à-dire les vertus des vieux Romains, l'esprit de la victoire romaine menacée mais finalement triomphante, la capacité du latin à être lapidaire, la noblesse de la prose latine érigée en poésie à force même d'être prosaïque.

Il peut sembler inutile de lui consacrer un nouveau commentaire[1],

1. Toutes les éditions et tous les commentaires d'Ennius ne sont pas utiles pour notre propos. Nous aurons à citer P. Merula, *Q. Ennii Annalium...*, Leyde, 1595 ; Th. Hug, *Annalium librorum VII-IX sive de bellis punicis fragmenta emendata...*, Bonn, 1852 ; J. Vahlen, *Ennianae poesis reliquiae*, 1re éd. 1854 et 3e éd. 1903 ; L. Havet, *L'histoire romaine dans le dernier livre des Annales d'Ennius*, Bibl. de l'École des Hautes-Études, 1878, p. 21-43 ; L. Mueller, *Q. Ennii carminum reliquiae*, St. Petersburg, 1885 ; A. Baehrens, *Fragmenta poetarum romanorum*, Leipzig, 1886 ; L. Valmaggi, *Q. Ennio, I frammenti degli Annali...*, Turin, 1900 ; O. Skutsch, *Ennius*, Realencyclopädie, 1905 ; G. Pascoli, *Epos*, Livourne, 1911 ; E. M. Steuart, *The Annals of Quintus Ennius*, Cambridge, 1925 ; L. J. D. Richardson, *Direct Citations of Ennius in Virgil*, Classical Quarterly, 1942, p. 40-42 ; J. Heurgon, *Ennius*, Les cours de Sorbonne, Paris, 1960 ; E. H. Warmington, *Remains of old Latin*, Londres, 1961 ; R. Argenio, *I frammenti degli Annali*, Turin, 1968 ; O. Skutsch, *Studia Enniana*, 1968 ; Ennius, *Entretiens de la fondation Hardt*, 1971, en particulier l'article de

et pourtant subsiste à son sujet une question de peu d'importance apparente[2]. Macrobe, l'un des représentants de la tradition, rapporte que ce vers se trouvait au livre XII des *Annales*[3]. Or c'est au livre VIII qu'Ennius traitait des épisodes qui ont suivi la bataille de Trasimène, et par conséquent du moment où par excellence Fabius *cunctando restituit rem.*

Les éditeurs ont hésité entre trois attitudes : corriger Macrobe en transportant la citation au livre VIII, solution vraiment brutale, qui consiste en somme à substituer une lectio « facilior » à une « difficilior » au simple nom de la vraisemblance[4] ; maintenir le texte à la place indiquée, au livre XII[5] ; placer le texte à un livre de leur choix, en utilisant des arguments divers[6].

Il faut cependant bien lire les vers eux-mêmes :

unus homo nobis cunctando restituit rem
non enim rumores ponebat ante salutem
ergo postque magisque viri nunc gloria claret

et tenir compte, nous semble-t-il, d'une donnée évidente. L'épisode central de la carrière de Fabius où il a fait preuve à la fois de sa *cunc-*

E. Badian, *Ennius and his friends*, p. 151-208 ; M. Wigodsky, *Virgil and early Latin Poetry*, Wiesbaden, 1972 ; G. D'Anna, *Una nuova proposta sull'argomento dei libri XVII-XVIII degli Annales di Ennio*, dans *Athenaeum*, LI, 1973, p. 355-376 (d'où nos références ; le texte a été repris dans *Problemi di letteratura latina arcaica*, Rome, 1976, p. 145-171) ; P. Grimal, *Le siècle des Scipions*, Paris, 1975 ; P. Magno, *Quinto Ennio*, Fasanodi, 1979.

2. Ennius est né en 239 d'après Varron (A. Gelle, *Nuits attiques*, XVII, 21, 41-43). Il n'a donc environ que vingt-deux ans au moment de la bataille de Trasimène en 217. Il n'arrive en Italie que beaucoup plus tard : peut-être en 204, si on accepte le synchronisme avec la questure de Caton (sur cette question, Badian, p. 154-162). Peut-être n'a-t-il commencé les *Annales* qu'après 189 ou 184 (Heurgon, p. 13). Nous savons par Aulu-Gelle, XVII, 21, 43 qu'il a soixante-sept ans lorsqu'il compose le livre XII des *Annales*, vers 173-172 ; le livre XVI, postérieur à la guerre d'Istrie de 178-177 (Havet, p. 40 ; Skutch, *Ennius*, p. 2608-2613 ; Heurgon, p. 108-111) doit au moins dater de 171-170 (G. D'Anna, p. 369).

3. Un seul manuscrit, de Salzburg, donne VII au lieu de *duodecimo*. Peut-être est-ce une erreur pour XII. Pour une autre possibilité, voir plus bas note 6.

4. Ont pensé qu'il fallait comprendre VIII au lieu de XII Merula (en 1595), Mueller, p. 34, Baehrens. P. Magno place également le passage (p. 114) dans le cours de la 2e guerre punique.

5. Steuart (en 1925) laisse le fragment au livre XII : « ... the last line clearly indicates a considerable lapse of time... » (p. 193-194) ; de même, Valmaggi, Pascoli et Argenio : « ... le lodi del poeta per la tattica temporeggiatrice di Fabio Massimo potevano essere fatte anche in altra occasione, per incidens, siché è arbitrario modificare il titolo del libro... d'accordo con Vahlen Steuart e Warmington. Il Vahlen (*Uber die Annalen des Ennius* 1886, p. 10 ss) congetturò che Ennio alla fine dell'opera parlasse di alcuni egregi uomini, come M'Curio Dentato e Fabio Massimo... ». De même, Warmington, p. 133, note C. *Contra* : Skutsch, article *Ennius* de Pauly-Wissowa, p. 2608.

6. Th. Hug a placé le fragment au livre IX, il a été suivi par Vahlen en 1854 (mais dans l'édition Vahlen de 1903, on trouve le fragment au livre XII).

E. Badian propose de placer le passage au livre XVII (en rappelant la leçon VII de Salzburg) : « the change from XII to XVII is easy, and the context there is admirable and obvious — the address of L. Paullus to restive soldiers in Liguria ». Il renvoie à Cichorius, *Untersuchungen zu Lucilius*, Berlin, 1908, p. 275, c'est-à-dire au fragment 215 M de Lucilius (éd. des Belles Lettres de F. Charpin, livre V, 17). Voir aussi fragment 16. La situation des Romains assiégés dans leur camp est décrite par Tite-Live, XL, 25-28. Ce discours de Paul-Émile tel qu'il nous est transmis a pour unique but de renforcer le désir des soldats de faire une vigoureuse sortie.

tatio et de son impassibilité est évidemment le redressement de Rome après Trasimène, et le conflit avec Minucius. Mais ces événements de l'année 217 sont placés par la citation dans le passé : *restituit, ponebat,* et même dans un passé relativement lointain, quelque peu légendaire : c'est le sens du dernier vers. Celui qui prononce ces trois vers se place « maintenant », *nunc,* maintenant où l'on sait que Fabius avait raison de négliger les *rumores,* maintenant où sa gloire est devenue éclatante.

Il faut également remarquer que ce texte ne décrit pas un épisode historique. C'est une réflexion sur cet épisode. Qui la fait? Ennius lui-même? C'est possible. Mais une telle réflexion ne pourrait prendre place que dans une moralité ou une conclusion. Dans cette perspective, *nunc* désignerait l'époque d'Ennius, *nobis* indiquerait que l'historien poète s'identifie au destin des Romains.

Mais il y a une autre hypothèse, c'est que ces trois vers soient un argument dans une controverse ou dans un discours, où on donnerait la conduite de Fabius comme exemple. Dans ce cas, *nunc* se situe au moment où se situe ce débat ; celui qui prononce les trois vers est évidemment un Romain ; et *nobis* le désigne, avec tous ceux qui comme lui ont eu d'importantes résolutions à prendre.

On ne peut guère aller plus loin pour le moment. Mais il suffit de ces remarques pour éliminer la première des solutions adoptée par les éditeurs. Puisque le texte n'est qu'un passage d'argumentation et non un récit, et puisqu'il rejette dans un passé déjà assez lointain l'épisode de 217, il n'y a absolument aucune raison de corriger XII en VIII dans le texte de Macrobe. La correction de XII en VIII ne se justifiait que pour placer ces vers d'Ennius au moment des faits auxquels ils font allusion. Mais puisque précisément ils ne font que faire allusion à des faits déjà passés, cette correction forcée est inutile.

On pourrait admettre une fois pour toutes que le contexte demeurant inconnu, il faut renoncer à imaginer les circonstances qui ont amené une allusion à Fabius. Mais peut-être existe-t-il un moyen de progresser quelque peu, c'est de recourir au reste de la tradition[7]. Elle

7. La tradition concernant le passage qui nous intéresse comporte :

1) Les deux textes de Cicéron qui citent les trois vers.

2) Un texte qui a échappé à Vahlen, et qui en conserve un écho, Pline, XXII, V, 5 : *data est et a senatu populoque romano* (il s'agit de la couronne obsidionale) *qua* claritate *nihil equidem in rebus humanis sublimius duco, Fabio illi qui* rem *omnem romanam* restituit *non pugnando.*

3) Les textes qui donnent le premier vers sans modification : Cicéron, *ad Att.*, II, 19, 2 ; Macrobe, *Sat.*, VI, I, 23 ; Servius, *ad Aen.*, VI, 845.

4) Les textes qui donnent un vers modifié : Virgile, VI, 846 : *unus qui nobis cunctando restitues rem* (et *Mythogr. Vatic.*, I fab. 224, *restituis*) ; Q. Serenus Sammonicus, XXI, 63 : *qui solus patriae cunctando restituit rem.*

5) Les textes qui adaptent le premier vers : Tite-Live, XXX, 26, 7 : ... *unum hominem nobis cunctando rem restituisse* ; Ovide, *Fastes*, II, 240 : *cui res cunctando restituenda foret* ; Sénèque, *De Beneficiis*, IV, 27, 2 : *et Fabius qui cunctando restituit rem* ; Suétone, *Tibère*, 21 : *unus homo nobis vigilando restituit rem.*

se divise en effet en deux branches d'importance numérique inégale : une longue série de textes cite le seul vers *unus homo nobis cunctando restituit rem*, ou l'utilise en l'adaptant plus ou moins à son nouveau contexte. Deux, en revanche, donnent la citation plus complète, les trois vers cités plus haut. Tous deux sont de Cicéron.

L'un d'entre eux, dans le *Cato Maior* (IV, 10) ne nous apprend rien de plus que les citations isolées : « Il (Fabius) savait à la fois mener la guerre comme un adolescent malgré son grand âge et amortir par son endurance (*patientia*) la fougue juvénile d'Hannibal ; selon la belle expression de notre ami Ennius : Un seul temporisant... », etc.

C'est donc là par son premier vers que la citation d'Ennius est adaptée à son nouveau contexte. Il n'en est pas de même dans l'autre passage de Cicéron (*De Officiis*, I, XXIV, 84), où il s'agit des hommes politiques qui ne savent pas sacrifier leur réputation à l'intérêt de l'État : « ... il s'est trouvé bien des hommes qui étaient prêts à donner non seulement leur argent, mais aussi leur vie pour la patrie, et qui, de leur réputation (*gloria*) ne voulaient pas faire même le moindre sacrifice, pas même quand la République le réclamait ». Deux exemples viennent à l'appui de cette généralité. Callicratidas a perdu la bataille des Arginuses ; l'avis motivé de ses concitoyens (*consilium*) était favorable à la retraite ; mais il considéra qu'il ne pouvait fuir sans déshonneur (*se fugere sine suo dedecore non posse*). Cléombrote a ruiné la puissance de Lacédémone en entrant en conflit avec Épaminondas par crainte de l'impopularité, *invidiam timens*. « Combien fit mieux Q. Maximus dont Ennius écrivit... » (suivent les trois vers de la citation).

On voit donc que c'est par son second vers que la citation d'Ennius est adaptée à ce contexte. Et c'était en effet un des mérites reconnus à Fabius que d'avoir bravé l'impopularité. Cette impassibilité faisait partie du caractère qu'on lui attribuait, et on rencontre un écho précis d'Ennius dans le discours qu'il aurait tenu à L. Aemilius Paulus avant la bataille de Cannes : *Haec una* salutis *est via, L. Paule, quam difficilem infestamque cives tibi magis quam hostes facient... Duobus ducibus unus resistas oportet. Resistes autem, si adversus famam* rumoresque *hominum satis firmum steteris...* (Tite-Live, XXII, 39, 17-18).

Nous pouvons, semble-t-il, avancer une conclusion provisoire. Nous ne savons pas si le véritable contexte des trois vers connus, le texte même d'Ennius, les insérait dans un ensemble où était vantée la *cunctatio* de Fabius, ou son impassibilité en face des *rumores*, ou encore une impassibilité qui pouvait conduire à refuser de se hâter. Les trois éloges étaient possibles.

* * *

Ce que nous savons du livre XII est qu'il est consacré à la fin de la seconde guerre de Macédoine[8]. Ne peut-on alors essayer de replacer le passage d'Ennius dans le cadre d'un des épisodes qui ont marqué la fin de cette guerre?

Confrontons les trois vers avec cette idée. Si c'est Ennius lui-même qui parle, il pourrait, comme Cicéron le fait dans le *De Officiis*, commenter un épisode quelconque, et porter sur un personnage, par exemple, un jugement par comparaison avec Fabius Cunctator. Il faudrait alors trouver ce personnage, ce qui revient pratiquement à envisager une seconde hypothèse plus vraisemblable, que les paroles soient directement placées dans la bouche d'un personnage important.

Qui donc pouvait alors prononcer de telles paroles? Évidemment un Romain, évidemment aussi un Romain investi d'une haute responsabilité. Ce Romain, qui se préoccupe de la *gloria*, qui assume une responsabilité aussi importante que celle de Fabius jadis, qui parle avec fierté au nom de Rome (*nobis*), qui attend-on qu'il soit, sinon, en cette fin de guerre, le personnage le plus en vue du camp romain, T. Quinctius Flamininus?

Mais il n'existe pas de circonstances où T. Quinctius ait dû choisir entre la *celeritas* et la *cunctatio*. On le voit bien plutôt avoir hâte d'engager la bataille, de peur que le roi Philippe ne lui échappe (Tite-Live, XXXII, 9, 10). D'autre part, il nous est présenté à plusieurs reprises comme un ambitieux avide de gloire[9]. Il n'est certes pas dit qu'il ait été trop sensible aux *rumores*, ni qu'il ait jamais agi par crainte de l'opinion publique. Mais on ne lui attribue pas non plus cette indifférence rigide qui caractérisait le vieux Fabius.

Tant qu'on ne disposera donc pas d'un texte parallèle à la citation d'Ennius et tant qu'on n'y trouvera pas un personnage susceptible d'adopter l'attitude nécessaire, on ne pourra pas vérifier que la référence de Macrobe, telle qu'il la donne, soit satisfaisante.

* * *

En revanche, nous rencontrons, lors de la troisième guerre de Macédoine, le personnage idéal, L. Aemilius Paulus.

a) Dans son discours au peuple, L. Aemilius dénonce les méfaits

8. Sur la place du livre XII dans les *Annales* et la question de la composition en triades, Heurgon, p. 12 et 92, G. D'Anna, p. 365 sq.

9. Plutarque, *Flamininus*, 7, 2 ; 13, 1-3 ; 20, 2 ; 21, 1 ; 22, 4.

de l'opinion publique : *Nam nunc quidem, quod vulgo fieri, hoc praecipue bello animadverti, nemo tam famae contemptor est, cuius non debilitari animus possit* (Tite-Live, XLIV, 22, 7), ceci après une dénonciation des méfaits des *rumores* (22, 5-6). La référence à Q. Fabius Maximus vient peu après : *neque enim omnes tam firmi et constantis animi contra adversum* rumorem *esse possunt, quam Q. Fabius fuit, qui suum imperium minui per vanitatem populi maluit, quam secunda fama male rem publicam gerere* (22, 10).

b) Dans son discours à ses troupes avant Pydna, L. Aemilius affirme que le salut de l'armée n'est acquis que si le général ne suit pas l'opinion des soldats. On trouve ici non une référence à Fabius, mais le couple de mots *rumores-salutem* : *In quo exercitu milites consultent, imperator rumoribus vulgi circumagatur, ibi nihil salutare esse* (XLIV, 34, 4).

c) Face aux troupes de Persée, L. Aemilius temporise contre l'opinion des jeunes gens de l'état-major ainsi que des légats et des chefs étrangers : il prend sa décision en secret contre l'opinion générale : *neque enim ne his quidem cunctationem aperuerat suam* (XLIV, 36, 8). Scipion Nasica exposant l'avis favorable à la bataille immédiate, il le repousse sans donner ses raisons (36, 9 sq.), quitte à s'expliquer le lendemain. Le lendemain, jour de la bataille, il semble encore perdre du temps (37, 13).

d) Dans le plaidoyer du consulaire M. Servilius en faveur du triomphe de Paul-Émile s'opposent aux victoires dues à la *severitas* les défaites dues à l'*ambitio*. Une référence à M. Minicius et à Q. Fabius (XLV, 37, 12) est bien nettement orientée non pas vers le conflit de la *celeritas* et de la *cunctatio*, mais vers le conflit entre *ambitio* et mépris de l'*ambitio*.

Nous découvrons donc tout au long de l'histoire de Paul-Émile un thème insistant, celui du mépris de l'opinion. Dans l'épisode crucial de la bataille de Pydna, ce mépris libère le général de l'*opinio*, et lui permet, contre l'avis de tous, de temporiser. Les mots sont ceux qu'a employés Ennius : le couple *rumores-salutem*, le mot *cunctatio*. Enfin, dans tous les cas, on a affaire à des arguments qui font partie d'un discours en forme, ou d'une brève opinion ; dans deux cas, la référence à Q. Fabius est explicite.

Nous ferons donc l'hypothèse d'une erreur de Macrobe (ou de la tradition de son texte), venant d'une confusion entre le dernier livre d'Ennius consacré à la seconde guerre de Macédoine, et un des deux derniers livres des *Annales*, consacrés à la troisième guerre de Macédoine. Il faudrait donc bien corriger Macrobe, mais cette correction de XII en XVII ou en XVIII (nous tenterons plus loin de choisir)[10], correction qui s'assortit d'une explication, est évidemment

10. Sur ce point, voir plus loin, p. 162 sq.

beaucoup moins rude que le passage de XII à VIII. Nous admettrons aussi que Tite-Live s'est souvenu d'Ennius en rédigeant les passages cités plus haut, et donc qu'Ennius avait attribué à Paul-Émile, dans un discours justifiant son attitude, les trois vers cités.

Ces trois vers n'ont pu être écrits qu'après la bataille de Pydna. Ennius a-t-il eu le temps de les écrire?

La bataille a eu lieu le 22 juin 168[11] et une des dates couramment admise pour la mort d'Ennius, 169, est antérieure. Seulement, cette date n'est que celle de la dernière tragédie attestée d'Ennius, *Thyeste*[12]. En fait, saint Jérôme place la mort d'Ennius dans la première année de la 153e olympiade[13] : sa mort a donc eu lieu soit vers la fin de l'année 168, soit plutôt dans la première partie de 167[14]. Ce qu'Ennius n'a pas pu connaître (ou n'a pu connaître que dans ses tout derniers jours), c'est le triomphe de Paul-Émile[15], qui se place du 14 au 16 septembre 167.

Il est donc pratiquement certain qu'Ennius a appris la victoire de Pydna. Mais a-t-il vécu assez longtemps, dans cette année 168/167, pour la célébrer? Entre la bataille et le triomphe se place un événement marquant, c'est le retour triomphal de Paul-Émile en Italie sur le navire à seize rangs de rames pris à la flotte de Persée[16]. Or nous avons toutes raisons de penser qu'Ennius a non seulement connu ce retour

11. La bataille de Pydna a eu lieu le lendemain de l'éclipse du 21 juin 168 du calendrier julien, correspondant au 4 septembre du calendrier romain du temps (qui avait donc 76 jours de décalage sur le précédent).

12. Sur cette chronologie, G. D'Anna, article cité, en particulier p. 362-363. C'est Cicéron qui a placé la mort d'Ennius l'année de la représentation de *Thyeste* (*Brutus*, 78 ; *De Senectute*, 14) en 169. Ce qui s'explique parce qu'on avait des données officielles sur la date des représentations dramatiques, tandis qu'un événement comme la mort d'Ennius échappait à ce type d'enregistrement. Cicéron dit qu'Ennius avait soixante-dix ans à sa mort ; saint Jérôme au contraire qu'il avait plus de soixante-dix ans (G. D'Anna, p. 363).

13. Les olympiades se terminent à une date mobile entre la fin de juillet et le début de septembre grégorien (Daremberg Saglio, s. v. *Olympia*, p. 175) soit entre la mi-juillet et la fin d'août du calendrier julien.

14. Cette date pourrait être confirmée par la notice de Suétone (*Gram.*, 2) sur Crates le Stoïcien, ambassadeur de Pergame à Rome, *missus ad senatum ab Attalo rege inter secundum et tertium bellum punicum sub ipsam Ennii mortem*. H. H. Scullard, *Roman politics*, p. 223, note 2, se demande s'il ne faudrait pas lire *cum Attalo rege*, et placer cette ambassade en 168-167. En fait, l'ambassade a eu lieu en 167 (Tite-Live, XLV, 19), et la notice ainsi corrigée fournirait un excellent recoupement pour la date de la mort d'Ennius. Comprenons ici pour *sub* « à peu près au moment de la mort d'Ennius ».

15. Le triomphe de Paul-Émile a eu lieu dans les trois derniers jours du mois de novembre romain de 167 (Jal, Tite-Live, XLV, p. 162, note 14 ; 168, note 2). Avec un écart de 75 jours, nous tombons sur le 15 septembre julien (14-15-16) De Sanctis, *Storia dei Romani* (à qui on doit de minutieuses notices sur tous les problèmes chronologiques de cette période), IV, I, p. 351, dit « sul principio del settembre 167 ». G. D'Anna dit « ai primi del mese di settembre » (p. 356).

16. On possède plusieurs textes décrivant cette remontée théâtrale du Tibre : Cicéron, *De finibus*, V, 70 ; Tite-Live, XLV, 35, 3 ; Plutarque, *Paul-Émile*, 30 ; Eutrope, *Brev.*, IV, 8. On était sensible à ce type de spectacle et à sa signification symbolique (*ea classis ingens agmine onerariorum procul visa cum magna laetitia civium sociorumque portum Tarraconis ex alto tenuit...* (Tite-Live, XXII, 22, 2).

triomphal, mais qu'il l'a glorifié[17]. Nous disposons en effet du témoignage de Properce (III, 3, 6-8) :

... pater Ennius...
et cecinit Curios fratres et Horatia pila
regiaque Aemilia vecta tropaea rate...

La meilleure explication de ces vers est qu'ils symbolisent le début des *Annales* — par leurs allusions à la vieille Rome — et leur fin, par le dernier épisode marquant qu'elles célébraient. Il n'y a finalement d'autre argument contre cette interprétation que celui qui s'appuyait sur une date de la mort d'Ennius antérieure à ce retour ou même à Pydna, la date erronée de 169.

Nous concluons donc qu'Ennius avait bel et bien conduit le récit des *Annales* jusqu'au retour de Paul-Émile en Italie, que la fin des *Annales* était tout entière écrite à la gloire du général, et qu'elle contenait le récit de la victoire de Pydna[18]. Le témoignage de Tite-Live nous suffit alors pour penser qu'y prenait place un discours de Paul-Émile, et que dans ce discours se trouvaient les trois vers consacrés à Fabius. Ils pourraient d'ailleurs avoir été écrits au moment où se développaient les controverses sur le triomphe de Paul-Émile, ce qui expliquerait l'analogie thématique du passage avec celui du discours de M. Servilius que nous avons cité.

Cette conclusion éclaire d'une lumière nouvelle un passage de Virgile, en nous mettant peut-être sur la trace d'un nouveau fragment des *Annales*. Si Virgile s'inspire d'Ennius en évoquant au livre VI la figure de Fabius Maximus (845-846) :

quo fessum rapitis, Fabii? tu Maximus ille es
unus qui nobis cunctando restitues rem,

pouvait-il, huit vers plus tôt, ne pas penser à Ennius en écrivant de Paul-Émile (838-840) :

eruet ille Argos Agamemnoniasque Mycenas
ipsumque Aeaciden, genus armipotentis Achilli,
ultus avos Troiae templa et temerata Minervae,

référence à la race d'Achille que nous trouvons aussi dans Properce, qui fait écho à Virgile en citant le nom de Persée (IV, 11, 39-40) :

et Persen proavi stimulantem pectus Achilli
quique tuas proavo fregit Achille domos..?

17. Cette pompe navale n'est pas datée. Elle est de peu antérieure au triomphe, pour P. Pedech, *La méthode historique de Polybe*, p. 524, note 55. Cependant, la décision du Sénat, puis celle du peuple ont dû occuper un certain temps.

18. Warmington, p. 163, note d : « in all probability this book (XVIII) was unfinished at the time when Ennius died in 169 BC ». R. Argenio, p. 144, « Gli sparriti frammenti del libro XVIII non ci dicono nulla nè ci permettono di asserire quale fosse l'ultimo avvenimento con cui Ennio chiudeva gli annali... ».

On voit que ce qui peut faire penser ici que Virgile cite ou démarque Ennius, c'est l'emploi de l'adjectif « homérique » *armipotentis*, type d'adjectif dont on doit à Ennius la transposition en latin. Mais de plus, c'est un mot de ce genre qu'Ennius pouvait employer à propos de la maison des Éacides, puisque nous possédons ce fragment du livre VI :

stolidum genus Eacidarum
bellipotentes sunt magis quam sapientipotentes[19]

* * *

On est évidemment frappé par le fait que le vainqueur de Pydna se réclame aussi ouvertement de Q. Fabius Maximus. Si on se reporte au discours de Fabius au consul de Cannes, *haec una salutis est via... si adversus famam rumoresque...* discours qui lui aussi oppose les *rumores* au salut, on a l'impression que ce patronage n'est pas tant individuel que gentilice : entendons, revendiqué non pour un des membres de la *gens*, mais pour plusieurs Aemilii.

Or les livres XVII et XVIII d'Ennius, comme d'ailleurs la prétexte *Paulus* de Pacuvius, pourraient bien avoir été demandés à Ennius par le groupe des Aemilii et des Cornelii[20], groupe favorable au triomphe de Paul-Émile, contre l'opposition violente d'un parti adverse. Alors que Fabius Maximus Cunctator avait été jadis l'adversaire des Scipions, il était maintenant adopté comme caution morale par le groupe : évolution probablement toute récente, qui s'inscrit certes dans le jeu complexe des rivalités des grandes familles, mais qu'illustre bien en tout cas l'adoption récente par les Fabii d'un Aemilien, Q. Fabius

19. L. J. D. Richardson, *Direct citation of Ennius in Virgil*, a restitué un certain nombre de citations d'Ennius dans les vers 841-846 du livre VI de l'*Énéide*. Mais nous pensons que ces citations commencent dès le vers 838 (où n'appartiennent peut-être à Virgile que les liaisons *ille* et *ipsumque*?). Nous nous trouverions ainsi devant un long centon de passages célèbres d'Ennius, que nous soulignons d'après notre hypothèse, puis d'après celle de Richardson, avec bien sûr toutes les réserves nécessaires sur les limites exactes des emprunts :

838 eruet ille *Argos Agamenoniasque Mycenas*
ipsumque *Aeaciden, genus armipotentis Achilli*
ultus avos Troiae templa et temerata Minervae.
841 quis te, *magne Cato*, tacitum aut te, *Cosse*, relinquat
quis *Gracchi genus* aut *geminos, duo fulmina belli*
Scipiadas, cladem Libyae, parvoque potentem
Fabricium vel te *sulco, Serrane, serentem?*
quo fessum rapitis, Fabii? tu *maximus* ille es
846 *unus qui nobis cunctando restitues rem.*

Sur l'expression *duo fulmina belli*, voir *De fulminum appellatione Scipionibus indita et de locis quibusdam Ovidianis*, dans *Studia Enniana*, p. 145-150. Wigodsky, p. 55 et 70-72, et note 362, fait seulement écho à Richardson.

20. Alors que les Cornelii, adversaires des Fabii, avaient jadis protégé les Minucii : Scullard, *Roman Politics*, p. 38 et 46, note 2.

Aemilianus, qui venait tout justement de s'illustrer dans la journée de Pydna.

Le parallèle entre Tite-Live et Ennius serait donc beaucoup plus étroit que nous ne le soupçonnions : dans Tite-Live, les dits mémorables de Paul-Émile se réfèrent à Fabius ; dans Ennius, l'éloge de Fabius se place probablement dans un livre écrit à la plus grande gloire des Aemilii, et il serait donc parfaitement à sa place dans la bouche d'un Paul-Émile.

La troisième élégie du livre III de Properce s'éclaire alors définitivement :

et cecinit Curios fratres et Horatia pila
regiaque Aemilia vecta tropaea rate
victricesque moras Fabii...

Properce devait avoir dans l'esprit, en les écrivant, le dernier livre des *Annales*[21].

Nous ne savons sans doute pas comment se répartissait la matière entre les deux derniers livres. S'il est pratiquement sûr que la pompe navale se trouvait dans le livre XVIII, nous ignorons si la bataille de Pydna servait de conclusion au livre XVII ou d'ouverture au livre XVIII. Une donnée intéressante est fournie par le vers *cum sola est eadem facient longiscere longe* (Vahlen, 452), si on le corrige en *cum soles cladem faciunt longiscere longe*. Il faut alors effectivement le mettre en rapport avec la bataille de Pydna, qui a eu lieu en fin d'après-midi. Mais le texte de Nonius Marcellus est ambigu :... *Ennius libro XVII aeque corpora firma longiscunt quicquam idem cum sola est...*, etc. On admettra très volontiers que la seconde citation se trouvait après la première dans les *Annales*[22]. Mais on ne peut pas assurer qu'elle se trouvait déjà dans le livre XVIII ou encore dans le livre XVII.

Il peut sembler qu'une cause supplémentaire d'indécision vient du fait que nous ne pouvons pas placer le texte qui nous intéresse, si c'est bien un discours de Paul-Émile, par rapport à la bataille elle-même, puisque nous ne savons pas s'il s'agissait d'un discours adressé au peuple avant le départ de Rome, aux soldats ou à l'état-major avant la bataille, ou encore d'une explication donnée après la bataille.

Cependant, nous voyons trois arguments en faveur du livre XVIII. Si l'apologie de Fabius a été écrite par Ennius au moment des controverses sur le triomphe, elle l'a été tout à fait à la fin de sa vie, c'est-à-dire plutôt pour le livre XVIII que pour le livre XVII.

21. L'hémistiche *victricesque moras Fabii* est cité par L. Mueller dans son édition d'Ennius à la suite du fragment *Unus homo...* Le mot *mora* se retrouve dans la tradition : *Hannibalem mora fregit* (*De viris illustribus*, 14 et 43) ; *mora eum elusit* (*Myth. Vatic.*, III, 224).

22. Nous suivons l'analyse de G. D'Anna, p. 372-376, qui conclut de façon beaucoup plus catégorique que le vers se trouvait au livre XVIII.

D'autre part, si l'allusion de Properce à la pompe navale entraîne aussitôt le souvenir de la tactique de Fabius, il est fort possible qu'elle ait été évoquée dans le livre XVIII. *Moras victrices* semble être en tout cas une allusion directe au premier des trois vers d'Ennius : *unus homo nobis cunctando* = *moras* ; *restituit rem* = *victrices*, à moins que l'expression n'appartienne à un passage immédiatement voisin de celui qui nous a été conservé.

Enfin et surtout, c'est avec le chiffre XVIII qu'on comprend le mieux l'erreur que nous a conservée le texte de Macrobe. Il faudrait simplement lire, au lieu de *duodecimo*, *duodevicesimo*.

C'était donc, si on nous suit, dans le livre XVIII que se trouvait le plus bel éloge de Fabius, celui qui devait rester gravé en formules lapidaires dans la mémoire romaine. Il pouvait à première vue sembler être un témoignage de première main sur l'épisode de la guerre punique qui a suivi Trasimène en nous fournissant le témoignage d'un contemporain sur la *cunctatio* de Fabius. Mais en réalité, nous avons affaire à un texte écrit près de cinquante ans après Trasimène. Ce sont d'autre part des vers consacrés à la louange de tout un clan qui comprenait les Aemilii et les Cornelii, récemment alliés aux Fabii et se réclamant de la caution du Cunctator[23] ; ils n'ont probablement pas été rédigés sans intention polémique[24], car avant même le retour en Italie du général victorieux, Aemilius Paulus, avaient commencé les contestations sur le butin, qui allaient s'envenimer au moment du débat sur le triomphe.

Q. Fabius Maximus était, en 168-167, devenu le garant d'une politique, d'une attitude politique, d'une attitude militaire, et d'une philosophie. Les Aemilii forgeaient à leur usage la figure idéale du général d'armée : il valait mieux qu'il fût vieux que jeune ; il ne devait pas mettre en danger la république en agissant avec fougue, et dans le doute mieux valait différer l'action ; si l'opinion exigeait qu'il se hâtât, il devait la mépriser, sur ce point, et sur tous les autres. Le conflit de Fabius et de Minucius devenait, dans cette perspective, exemplaire. Sans que l'enchaînement des faits eux-mêmes en fût modifié, il était aisé d'en réécrire le récit de façon apologétique : l'inaction totale pouvait ainsi devenir méritoire, et la victoire elle-même déshonorante si elle était acquise contre les vertus cardinales du bon chef. Cette façon d'écrire l'histoire a influencé toute la tradition re-

23. Caton, dont on a douté qu'il ait réellement amené Ennius à Rome (Badian, p. 154 sq. *Contra* : Grimal, *Siècle des Scipions*, p. 213), n'était pas sans lien avec les Aemilii (Plutarque, *Paul-Émile*, V, 6).

24. Ce n'est donc pas uniquement Valerius Antias, comme le pensait A. Klotz, *Q. Fabius Maximus Cunctator*, dans *Neue Jahrbücher für Antike und deutsche Bildung*, 1940, p. 292-298, qui aurait à tout propos fait jouer à Fabius le rôle de temporisateur que les circonstances avaient peut-être (et, sur ce point, on lira avec intérêt l'analyse de Klotz) imposé après Trasimène.

lative aux guerres puniques[25]. Mais on n'a guère cependant remis en cause l'interprétation des faits entre Trasimène et Cannes. Et pourtant, notre plus ancien témoin, Ennius, n'est déjà plus un historien, et déjà un hagiographe.

Nous sommes donc maintenant libres de relire le vieux récit de Tite-Live ou de Plutarque[26], en notant avant tout qu'entre Trasimène et Cannes, un général romain a remporté sur Hannibal une victoire avérée[27], et que ce général est M. Minucius. Si on prend garde que ce nom de Minucius revient dans l'histoire à tout moment depuis les temps lointains où Hercule établissait à l'emplacement futur de Rome l'*Ara Maxima*, on se dit que l'orgueil des Minucii[28], même s'il était d'une autre sorte, ne le cédait en rien à celui des Cornelii, des Aemilii et des Fabii, avec cette seule différence pour nous que l'épopée de cet orgueil nous est perdue.

Il était une fois à Rome un autel de Minucius *quem deum putabant*, un *sacellum* de Minucius, et une *porta Minucia* (Festus, Lindsay, p. 109 et 131) ; hors de la porte Trigemina était un bœuf doré jadis élevé pour un L. Minucius (Tite-Live, IV, 16). Tous ces monuments étaient liés au culte d'Hercule. Et de fait, c'est probablement dans ce milieu des sectateurs d'Hercule qu'apparaissent les premiers Minucii, personnages demi-légendaires d'abord, comme ce « simple particulier » qui prend la parole devant le peuple quand se pose la question des biens des Tarquins (Plutarque, *Publicola*, 3, 3), ou comme ce premier Minucius financier, premier questeur nommé, qui récolte beaucoup d'argent (*Publicola*, 12, 3) ; puis probablement historiques, comme ces magistrats du v^e^ siècle qui interviennent au moment des famines en 492 ou en 456. Dévots d'Hercule, spécialistes des questions économiques et financières, et liés à la plèbe comme ce Minu-

25. M. Rambaud, *Exemples de déformation historique chez Tite-Live. Le Tessin, la Trébie, Trasimène*, dans *Colloque Histoire et Historiographie*, p. 109-126, comparant entre elles les tactiques militaires des généraux du parti populaire, a noté leur parenté, basée sur un principe : percer le centre ennemi, en profitant de la « puissance de rupture de l'infanterie lourde ». Contre un adversaire tendant à manœuvrer par les ailes, cette tactique a conduit à des défaites, voire au désastre de Cannes. Mais elle était bien fondée, car le centre ennemi a souvent été effectivement percé par les attaquants, par 10 000 hommes à la Trébie, Liv., 21, 56, 2 ; par 6 000 à Trasimène, 22, 6, 8.

26. Nous avons vu dans un précédent article (*Métamorphose de Fabius Cunctator : Thomas Diafoirus*, dans *Colloque Histoire et Historiographie*, cité ci-dessus, p. 335-348) avec quelle irrévérence fondamentale Molière avait traité le personnage de Fabius, en transposant à la fois divers traits de son caractère, et quelques phrases d'Amyot, pour en composer le personnage de Thomas Diafoirus. Nous remarquions (note 32) que la seule victoire effective remportée entre Trasimène et Cannes par les Romains était due à Minucius.

27. Sur l'authenticité et l'importance de cette victoire de Minucius, G. Vallet, *Un exemple de partialité chez Tite-Live : les premiers combats autour de Geronium* (Tite-Live, XXII, 24), dans *Revue des Études latines*, 1961, p. 182-195.

28. Nous avons réuni un certain nombre de témoignages sur le rôle des Minucii dans *Les Phéniciens à Rome*, *M. É. F. R.*, 1966, p. 39-45, et nous sommes revenu sur les familles de négociants dévots d'Hercule dans *Tite-Live et la forteresse d'Ostie*, *Mélanges P. Boyancé*, 1974, p. 642-645.

cius tribun de la plèbe en 401 (Tite-Live, V, 11), ou le M. Minucius sous le consulat duquel est dédié le temple de Saturne (Tite-Live, II, 21, 1), tels étaient les grands ancêtres qui allaient servir de références largement fictives à tant de ceux qui allaient porter ce nom, et en particulier à M. Minucius C. f., dont on possède une dédicace à Hercule : *Hercolei sacrum M. Minucius C. f. dictator vovit*[29]. Rien n'empêche que ce soit le général vainqueur de 217[30], et le fait que Fabius Maximus ait voulu se présenter comme un dévot d'Hercule (Plutarque 22, 8), ou que la tradition ait voulu le présenter comme tel, ne peut en tout cas que consolider l'idée que son rival heureux[31], Minucius, était, avec certainement beaucoup plus de raison que lui, un protégé d'Hercule. Mais personne n'a écrit l'épopée des Minucii.

Nous avons au contraire conservé de larges fragments de celle des Fabii. Nous admettrons maintenant que les trois vers célèbres d'Ennius se trouvaient dans le dernier livre des *Annales* ; qu'ils se plaçaient dans un discours de Paul-Émile ou à la louange de Paul-Émile ; qu'ils proclament la gloire de Fabius Cunctator[32] parce que ses vertus étaient celles des Aemilii ; qu'ils ont été écrits en 168 ou en 167. Nous avons perdu le récit de la bataille de Pydna, et la description de la pompe navale du retour de Paul-Émile à Rome, mais nous savons que les deux derniers livres des *Annales* faisaient un tout, et qu'ils célébraient l'essentiel de la dernière guerre de Macédoine. Ils n'étaient donc pas inachevés, ou à peine ; ils n'étaient pas non plus composés au hasard de centons mal cousus et de lambeaux de chroniques. Ils constituaient un finale rajouté, mais triomphal, digne de la vaste symphonie. Quelques semaines avant de mourir, Ennius les avait fait résonner de la gloire immortelle des *imperatores* patriciens.

Et non en vain, car le souvenir de ses vers allait en réveiller interminablement les échos.

29. Dessau 11 ... *C. I. L.*, 1503 ; VI, 284.

30. On admet généralement que l'inscription concerne bien ce personnage-ci, mais comme il n'est pas assuré qu'il ait reçu le titre de dictateur en 217, on préfère penser qu'il s'agit d'une dictature précédente : T. A. Dorey, *The Dictatorship of Minucius*, *Journal of Roman Studies*, 1955, p. 92-96. Voir également Walbank, *A historical Commentary on Polybius*, p. 434 ; Vallet, *art. cit.*, p. 183 et note 3.

31. Plutarque, *Fabius*, 29 : « ... Mais, en fait de bataille rangée, Fabius n'en remporta jamais qu'une seule, celle qui lui valut son premier triomphe... » en 233 (traduction R. Flacelière).

32. *Cunctator* ne semble jamais avoir été un surnom officiel de Fabius. L'*elogium* Dessau 56, qui suit pour le récit des événements la vulgate, est certainement exact en donnant Q. Fabius Q. f. Maximus. A propos de *cunctator*, deux traditions existaient, l'une laudative (Quintilien, *Institution oratoire*, VIII, 2, 11 : *ut Fabius inter plures imperatorias virtutes cunctator est appellatus*), l'autre opposée, dont nous avons pour témoin le *Liber de Viris Illustribus*, 14 : ... *Q. Fabium Maximum, qui Hannibalem mora fregit, cunctator ab obtrectatoribus dictus*. L'autre passage du *De Viris*, 43, qui rassemble en une notice tous les surnoms de Fabius (*cunctator, verrucosus, ovicula*) est sans valeur onomastique. Il n'est pas impossible que *cunctator* ait d'abord été une injure, et qu'elle ait été adoptée comme éloge par les partisans de Fabius.